

J'ai un arbre, je suis un arbre

Tu croyais que la tâche sur le linge blanc partirait avec du savon, du sel, de l'eau. Mais tu ne savais pas que la source coule encore, à l'intérieur des fibres, le sang pulse, déborde. Le rouge a teinté l'eau qui voulait le laver ; le rouge a souillé la serviette qui venait l'essuyer ; le rouge se transmet, de tissu en tissu, ineffaçable. Si tu frottes jusqu'à l'os, le sang de tes doigts aggravera la tâche. Le sang gagnera. Il gagne toujours. Ses enfants le savent très bien. J'en suis un – un enfant du sang.

J'ai un arbre, je suis un arbre.

Elles me demandent de leur donner ce dont elles ont besoin pour concevoir. Concevoir, cela veut dire : procréer. Je les aime plus que tout. Elles sont les meilleurs parents dont un enfant puisse rêver. Elles sont intelligentes et douces et compréhensives et vives et tranquilles. Elles n'ont aucune alarme à transférer, aucune violence à transmettre. Leur enfant sera le plus chanceux du monde. Quel honneur pour moi que de participer maigrement à leur entreprise. Quel cadeau, moi qui ne suis que gratitude à leur égard. Quelle force dans le refus de la loi inique qui voulait museler. Quelle aisance de n'être que le germe.

J'ai un arbre, je suis un arbre.

Mais mon arbre dégouline, tu ne vois pas ? Sa sève empoisonnée coule de bas

en haut, drainant les gènes du chagrin, de l'inquiétude, de la brutalité. Ils contaminent, infectent, enchaînent. Je les démasque dans la hâte de mon grand-père, dans la mélancolie de ma grand-mère. Je les retrouve dans le trou d'amour, béant avide, de ma mère ; dans la raideur de mon frère, la sensibilité de ma sœur. Et je les débusque de l'autre côté, dans la cruauté de mon père. Je suis comme tout le monde : une graine dans une graine dans une graine dans une graine.

J'ai un arbre, je suis un arbre.

Je vois encore le passé, et déjà l'avenir. Je vois ce que personne ne voit. Je vois l'anxiété dans les yeux de ma nièce ; le doute dans ceux de mon neveu. Je vois, encore et déjà, les verres, les impulsions, les lames et les vides. Peut-être mes yeux sont-ils biaisés, éclat de glace dans la cornée. Ou peut-être suis-je borgne au pays des aveugles.

J'ai un arbre, je suis un arbre.

J'ai usé de mes dents pour arracher mon bras propre au tronc prison. J'ai chu sur le sol, là où m'attendait l'herbe, où m'attendaient les fleurs. Elles m'ont remis debout. Je puise dans la terre les vibrations lointaines des racines de mes semblables. De mon nouveau point d'ancrage je vois mieux le soleil, tous les jours je le regarde, je le remercie. Mes feuilles sont imparfaites, mes fleurs sont fatiguées, je les adore. Je deviens mon propre tronc. Je crée ma propre sève. Pourtant sa couleur à l'origine reste celle du sang. Je ne cesse de la purifier, de la nettoyer dans ma bouche, juste avant qu'elle n'arrive à ma cervelle, qu'elle ne me fasse tourner, perdre la tête.

J'ai un arbre, je suis un arbre.

Elles sont mes meilleures amies ; les meilleurs parents. Elles me demandent ce

don, qui pour moi n'est rien, se jette par litres à la poubelle, dans les égouts, dans des corps qui ne savent rien en faire. Elles ne demandent que ça ; le reste ne sera rien ; je ne veux rien de plus. Pourtant je leur dis non.

J'ai recherché, étudié les taux, les chances, les risques. Les chiffres sont une alarme. Élevée comme le ciel, la probabilité que je transmette, tâche de sang sur quelqu'un qui n'a rien demandé, mes lèvres qui se mordent, mes ongles qui s'arrachent, mes dents qui se pressent, mes yeux qui se creusent, ma peau qui se tord, mon cerveau qui tourne en boucle, fait croire à l'incendie, sursaute le corps, le force à dire des choses, faire des choses comme on conjure le sort. Mon cerveau-monstre, qui tire vers le bas, tire les larmes, tire dans le tas. J'ai appris à l'aimer, mais à choisir je ne le souhaite à personne.

J'ai un arbre, je suis un arbre.

Elles me disent l'éducation, les valeurs, l'environnement. Mais je sais le sang.

Elles me disent vois comme tu as fleuri néanmoins, regarde comme tu as éclos malgré tout. Elles ont raison. Mais je sais le sang.

Elles me disent ce dont tu parles vient d'une époque révolue, n'est que vestige d'un arbre coupé, trop détruit pour être transmis. Mais je sais le sang.

J'ai un arbre, je suis un arbre.

Elles puiseront ailleurs, et donneront naissance à un garçon aux cheveux de feu. Il sera incroyablement joyeux, espiègle, drôle et attentionné. Il sera l'enfant le plus chanceux du monde, et je l'aimerai comme jamais je n'ai aimé un enfant, honoré d'avoir une existence dans sa vie. Mais je saurai qu'autant de liesse n'aurait jamais pu sortir de moi, qu'il a bien fait de venir d'autre part. Je suis un arbre sans fruit, cela me convient : je préfère laisser pousser mes feuilles pour sentir le vent, mes

fleurs pour les donner alentour.

Je suis un arbre, je suis un arbre.

Un soir, je longe le canal, main dans la main avec un homme que j'ai rencontré il y a peu. Je le regarde, je ne connais pas encore son visage par cœur. Quand j'aime vraiment quelqu'un, j'oublie ses traits ; lorsque je le revois, je dois les apprendre comme une leçon. Il me parle de l'enfant, je lui raconte l'histoire. Il me demande pourquoi j'ai dit non, je lui dis la sève et le sang, les vestiges et la transmission. Lui qui jamais ne s'émeut s'arrête sur-le-champ. Il prononce mon prénom comme une peine, m'attrape dans ses bras, me conjure de ne pas me haïr de la sorte. Pourtant c'est parce que j'aime l'arbre que je suis que je sais le travail qui reste à faire, que je vois ce qui encore est trop sali pour être transmis en l'état. J'aime l'arbre que je suis devenu et je sais qu'un jour, grâce aux coupes et aux tuteurs, je me serai suffisamment réparé pour que seul l'or coule dans mes veines, qu'il soit tout ce que j'ai à donner. Et ce jour-là, peut-être – pour le petit frère, la petite sœur. En attendant, dans ses bras durs je ne bouge pas. Je regarde l'eau, le canal qui semble stagner mais coule, la lumière qui miroite dessus, et, sur l'autre rive, les arbres.

IVAN BERQUIEZ